

**Michel Guérin, *L'Origine de la peinture : sur Rembrandt, Cézanne, et l'immémorial***

Éditions Les Belles Lettres, collection encre marine, 2013

Le peintre à qui cette réflexion est dédiée a contribué grandement à la susciter, je veux dire par son exemple. Il livre à mes yeux le paradigme d'une pictura naturaliter spectata, par quoi j'entends non pas une peinture qui se fait toute seule et se verse spontanément en story boxes, mais une façon indépendante de procéder. L'homme ne se demande pas s'il ne gâche pas en vain une matière onéreuse, s'il ne gaspille pas un temps précieux (qui ne reviendra pas) ; l'artiste ne remâche pas d'hésitation touchant ce médium encombrant comme une vieille maîtresse de Barbey d'Aurevilly, désuet à ce qu'on dit, allez lâchons le mot de ringard. Aucune furtive pensée de trahison n'entre dans sa tête, il se moque du qu'en-dira-t-on, est sourd aux injonctions doctrinaires qui tombent d'époque en époque sur les chantiers d'art comme s'abattent sauterelles sur le grain ; il ne sait et veut faire que cela, peindre, et rien ne le fera dévier de sa route quotidienne : ni l'appel au bon sens ( ouvre tes yeux, c'est fini, arrache-toi au cadavre ! ), ni des considérations de carrière, ni la solitude de l'atelier, ni le spectacle des rimes et des frimes qui font les habiles du jour retomber sur leurs pieds. Indépendance égale résistance. Sans emphase, sans levée de bouclier, sans démonstration. Au jour le jour, heure après heure, sans qu'on y pense. Vaillance inapparente, néanmoins révélatrice, pareille à celle des chevaux de Pierre Gascar, écrivain des bêtes comme Patrick Moquet en est le peintre. " Vers la liberté se pressaient des colonnes de chevaux si serrées aux sorties que des têtes reposaient sur des croupes voisines, animées par des saccades et par une envie de mordre l'air, comme les petites vagues effrangées qui crêtent les flots ".

Patrick Moquet n'est pas un peintre animalier : ses culs et pis de vache, ses chevaux en muscles et en queues n'ont rien à voir avec des scènes rustiques (façon Rosa Bonheur) ; j'y vois plutôt des portraits qui ont la particularité non de représenter un animal, mais d'identifier par expérience un territoire du peindre, un de ses possibles à pousser jusqu'en ses derniers retranchements. Si, d'ailleurs, la représentation de scènes était son but, sa facture le ferait plus proche des chasses au fauve de Rubens ou Delacroix. Car Moquet est un artiste bestial, je veux dire un artiste de bêtes et par bêtes (interposées) ; ce qui n'est pas tout à fait la même chose, n'en déplaise à Duchamp, qu'une bête de peintre. C'est en quoi aussi il se sépare d'un Maurice Murlot, trop sage sans doute dans sa belle facture et son ferme désir zoographique. On ne sache pas que Colette se soit plainte, au contraire, de l'illustrateur des Douze dialogues de bêtes (1945). Ses « Chevaux bleus » (1960), qui frayent avec le Blaue Reiter, abandonnant la ferme et ses scènes de genre, comme ses étranges « Hiboux en vol » (1972) ou encore les inquiétants

« Corbeaux au pigeonier »(1977), l'irrésistible <sup>1</sup> Chat debout » (1978) prêt à en conter, puis <sup>1</sup> Les Babouins » (1979) ne méritent nulle condescendance tant il est patent que le sens de l'animal et l'amour de la peinture viennent à sceller une alliance à la vie à la mort. Mais Mourlot, imprimeur et illustrateur dont la modestie s'abrite derrière Chardin et Cézanne, s'il a de la vigueur dans le croquis, un ton original, ne prend pas assez de risque avec la Figure ; il reste gouverné par un souci du rendu qui relève de la mimésis.

Les grands formats de Patrick Moquet, souvent des diptyques, ne sont pas figuratifs, en ce sens que l'animal n'est pas le sujet ni l'exacte ressemblance la visée. L'animal est ce qui anime la peinture, rien de plus, rien de moins. Il est à la fois indispensable et surrogatoire. Il donne corps au rapport d'une intention mal sue et d'une toile faussement vierge, il <sup>1</sup> nature » la peinture. Il est un avec la violence, la cruauté verte (bestiale) de ses émergences rythmées. Il n'y a pas un homme plus doux que Patrick Moquet et pas un peintre qui l'égale en violence. Il jette sur la toile son énergie entière, libre de paître le troupeau de ses fantasmes. C'est pourquoi, la figuration prend d'emblée l'allure d'une fantastique (féminin qui ne doit pas être confondu avec le genre, masculin lui). Comme, de surcroît, l'artiste ne saurait ignorer l'histoire, qui le porte aussi, de la peinture, il malaxe des pans de réminiscences humanistes au creux d'une vision la ou les bête(s) sont les acteurs d'un drame innommable, parfois sanglant, excessif, sauvage. La peinture de Patrick Moquet est une peinture d'histoire très savamment mal élevée (mal embouchée) dont les héros sont des bêtes sans complexes, hautes en couleurs et qui tire sa virulence de cette mémoire toujours au présent, matérielle et durable, que j'appelle l'immémorial.